

Couple et névrose, une lecture de *L'insoutenable légèreté de l'être* de Kundera

*« J'ai déjà dit que les métaphores sont dangereuses.
L'amour commence par une métaphore. Autrement dit :
l'amour commence à l'instant où une femme s'inscrit par
une parole dans notre mémoire poétique. » (301)*

1. Introduction : le monde selon Parménide

Il est fréquent que des personnes tentent de percevoir la vie comme une sorte de tout homogène dans lequel le changement n'a que peu de place, c'est-à-dire qu'elles aimeraient que demain soit pareil à hier. Plus rares sont celles qui acceptent que la vie soit éphémère, que les choses passent et ne reviennent jamais. La vision de l'éternel retour « affirme, par la négation, que la vie qui disparaît une fois pour toutes, qui ne revient pas, est semblable à une ombre, est sans poids, est morte d'avance, et fût-elle atroce, belle, splendide, cette atrocité, cette beauté, cette splendeur ne signifient rien. »(13) Pour avoir de la valeur, la vie devrait posséder un certain poids : « Plus lourd est le fardeau, plus notre vie est proche de la terre, et plus elle est réelle et vraie. En revanche, l'absence totale de fardeau fait que l'être humain devient plus léger que l'air, qu'il s'envole, qu'il s'éloigne de la terre, de l'être terrestre, qu'il n'est plus qu'à demi réel et que ses mouvements sont aussi libres qu'insignifiants. » (15) C'est par ces considérations que l'on entre dans l'œuvre de Milan Kundera, intitulée *L'insoutenable légèreté de l'être*.

Si l'on aborde ce roman d'un point de vue clinique, il parle d'un couple en souffrance. En rencontrant des personnes ou des couples décrivant leurs relations conjugales comme étant dans une impasse, je me suis souvent étonné qu'elles ne parviennent pas à se séparer. Ma question de ce soir sera celle-ci : quel est ce lien qui empêche deux personnes de se quitter alors même que leur vie est devenue un enfer ? Mon interrogation portera ainsi sur le lien qui unit deux êtres, pour le meilleur... et pour le pire.

Mon analyse du roman de Kundera se basera sur la notion de désir développée par Alexandre Kojève à partir de son interprétation anthropologique de la dialectique du Maître et de l'Esclave, celle-là même qui inspira Lacan¹.

¹ Quand Lacan se réfère à la dialectique du Maître et de l'Esclave pour parler du désir, il fait référence à Hegel. Or, la relation dialectique entre deux humains et l'expression « lutte à mort de pur prestige » ne se trouvent pas chez ce dernier, mais bien dans l'interprétation que Kojève en fait, et que Lacan ne cite pour ainsi dire jamais.

2. L'insoutenable légèreté...

En guise de présentation « clinique », je vais vous présenter la vie de Tomas et Tereza à partir d'extraits du roman de Kundera.

« [Tomas] avait fait connaissance avec Tereza environ trois semaines plus tôt dans une petite ville de Bohême. Ils avaient passé une heure à peine ensemble. Elle l'avait accompagné à la gare et elle avait attendu avec lui jusqu'au moment où il était monté dans le train. Une dizaine de jours plus tard, elle vint le voir à Prague. Ils firent l'amour le jour même. Dans la nuit, elle eut un accès de fièvre et elle passa chez lui toute une semaine avec la grippe.

Il éprouva alors un inexplicable amour pour cette fille qui lui était presque inconnue. Il lui semblait que c'était un enfant qu'on avait déposé dans une corbeille enduite de poix et lâché sur les eaux d'un fleuve pour qu'il le recueille sur la berge de son lit.

Elle resta chez lui une semaine puis, une fois rétablie, elle retourna dans la ville où elle habitait, à deux cents kilomètres de Prague. Et c'est ici que se situe le moment dont je viens de parler et où je vois la clé de la vie de Tomas : il est debout à la fenêtre, les yeux fixés de l'autre côté de la cour sur le mur de l'immeuble d'en face, et il réfléchit :

Faut-il lui proposer de venir s'installer à Prague ? Cette responsabilité l'effraie. Qu'il l'invite chez lui maintenant, elle viendra le rejoindre pour lui offrir toute sa vie.

Ou bien, faut-il renoncer ? Dans ce cas, Tereza restera serveuse de brasserie dans un trou de province, et il ne la reverra jamais.

Veut-il qu'elle le rejoigne, oui ou non ? [...]

Il revient, encore et toujours, à l'image de cette femme couchée sur son divan ; [...] Elle s'était endormie. Il s'agenouilla près d'elle. Son haleine fiévreuse s'accélérait et il entendit un faible gémissement. [...] Alors il imagina qu'elle était chez lui depuis de longues années et qu'elle était mourante. Soudain, il lui parut évident qu'il ne survivrait pas à sa mort. [...]

A présent, il est debout à la fenêtre et il invoque cet instant. Qu'était-ce, sinon l'amour, qui était ainsi venu se faire connaître ?

Mais était-ce l'amour ? Il s'était persuadé qu'il voulait mourir à côté d'elle, et ce sentiment était manifestement excessif : il la voyait alors pour la deuxième fois de sa vie ! N'était-ce pas plutôt la réaction hystérique d'un homme qui, comprenant en son for intérieur son inaptitude à l'amour, commençait à se jouer à lui-même la comédie de l'amour ? [...]

Il regardait les murs sales de la cour et comprenait qu'il ne savait pas si c'était de l'hystérie ou de l'amour. [...]

Il s'accablait de reproches, mais il finit par se dire que c'était au fond bien normal qu'il ne sût pas ce qu'il voulait :

L'homme ne peut jamais savoir ce qu'il faut vouloir car il n'a qu'une vie et il ne peut ni la comparer à des vies antérieures ni la rectifier dans des vies ultérieures.

Vaut-il mieux être avec Tereza ou rester seul ? » (17-18-19)

Tereza vint d'elle-même s'installer chez Tomas. Cependant, Tomas pratique « l'amitié érotique », c'est-à-dire « une relation exempte de sentimentalité, où aucun des partenaires ne s'arroge de droits sur la vie et la liberté de l'autre » (25). Cela lui permet d'avoir de nombreuses maîtresses.

Cependant,

« La convention non écrite de l'amitié érotique impliquait que l'amour fût exclu de la vie de Tomas. Eût-il enfreint cette condition, ses autres maîtresses se seraient aussitôt retrouvées dans une position inférieure et se seraient révoltées.

Il procura donc à Tereza un studio [...]. Il voulait veiller sur elle, la protéger, se réjouir de sa présence, mais n'éprouvait nul besoin de changer sa façon de vivre. Aussi ne voulait-il pas qu'on pût savoir qu'elle dormait chez lui. Le sommeil partagé était le corps du délit amoureux.

Avec les autres femmes, il ne dormait jamais. » (27)

« C'est pourquoi il fut tellement surpris quand il se réveilla et que Tereza le tenait par la main ! [...]

Depuis, tous deux se réjouissaient d'avance du sommeil partagé. » (28)

« Tomas se disait : coucher avec une femme et dormir avec elle, voilà deux passions non seulement différentes mais presque contradictoires. L'amour ne se manifeste pas par le désir de faire l'amour (ce désir s'applique à une innombrable multitude de femmes) mais par le désir du sommeil partagé (ce désir-là ne concerne qu'une seule femme). » (29)

Un jour Tereza découvrit la correspondance amoureuse de Tomas. Celui-ci se fâcha. « Sans chercher à nier, elle dit : « Eh bien ! Flanque-moi à la porte ! » Mais il ne la flanqua pas à la porte. » (31)

A partir « de ce moment-là, tout parut conspirer contre lui. Il ne se passait pratiquement pas de jour sans qu'elle apprît quelque chose de nouveau sur ses aventures clandestines. » (31)

« De plus en plus, elle avait des gestes brusques et incohérents. Voilà deux ans qu'elle avait découvert ses infidélités et tout allait de mal en pis. C'était sans issue.

Comment ! Ne pouvait-il en finir avec ses amitiés érotiques ? Non. Ça l'aurait déchiré. Il n'avait pas la force de maîtriser son appétit d'autres femmes. Et puis, ça lui paraissait inutile. Nul ne savait mieux que lui que ses aventures ne faisaient courir aucun risque à Tereza. Pourquoi s'en serait-il privé ? Cette éventualité lui semblait tout aussi absurde que de renoncer à aller aux matches de football. [...]

Le piège s'était refermé sur lui : aussitôt qu'il allait les rejoindre, il n'en avait plus envie, mais qu'il fût un jour sans elles, il composait un numéro de téléphone pour prendre rendez-vous. » (39)

« Sa situation était sans issue : aux yeux de ses maîtresses il était marqué du sceau infamant de son amour pour Tereza, aux yeux de Tereza du sceau infamant de ses aventures avec ses maîtresses. » (41)

« Pour apaiser sa souffrance, il l'épousa [Tereza] [...] et il lui procura un petit chiot. » (42)

« Mais même avec l'aide de Karénine [la chienne], il n'arriva pas à la rendre heureuse. »(43)

Suite à l'occupation de Prague par les Russes en août 1968, ils partirent à Zurich où Tomas avait retrouvé un emploi et où il continua le même mode de vie, au grand désespoir de Tereza. Celle-ci décida de le quitter et de retourner à Prague. Départ définitif étant donné la fermeture des frontières.

« Le samedi et le dimanche il [Tomas] avait senti la douce légèreté de l'être venir à lui du fond de l'avenir. Le lundi, il se sentit accablé d'une pesanteur comme il n'en avait encore jamais connue. Toutes les tonnes de fer des chars russes n'étaient rien auprès de ce poids. Il n'est rien de plus lourd que la compassion. Même notre propre douleur n'est pas aussi lourde que la douleur coessentie avec un autre, pour un autre, à la place d'un autre, multipliée par l'imagination, prolongée dans des centaines d'échos.

Il se morigénait, s'intimait l'ordre de ne pas céder à la compassion, et la compassion l'écoutait en baissant la tête comme un coupable. La compassion savait qu'elle abusait de ses droits mais s'obstinait discrètement, ce qui fait que cinq jours après le départ de Tereza, Tomas annonça au directeur de la clinique (celui-là même qui lui téléphonait tous les jours à Prague après l'invasion russe) qu'il devait rentrer immédiatement. [...]

Le directeur était vraiment froissé.

Tomas haussa les épaules et dit : « Es muss sein. Es muss sein. » (52-53) [« Il le faut, il le faut » : allusion à Beethoven]

« A la différence de Parménide, Beethoven semblait considérer la pesanteur comme quelque chose de positif. [...] la décision gravement pesée est associée à la voix du Destin (« es muss sein ! ») ; la pesanteur, la nécessité et la valeur sont trois notions intrinsèquement liées : n'est grave que ce qui est nécessaire, n'a de valeur que ce qui pèse.

[...] nous partageons tous plus ou moins [cette conviction] aujourd'hui : pour nous, ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est qu'il *porte* son destin comme Atlas portait sur ses épaules la voûte du ciel. Le héros beethovénien est un haltérophile soulevant des poids métaphysiques. » (55)

« [...] le fallait-il vraiment ?

Oui, il eût été insupportable de rester à Zurich et d'imaginer Tereza seule à Prague.

Mais combien de temps eût-il été tourmenté par la compassion ? Toute la vie ? Toute l'année ? Un mois ? Ou juste une semaine ?

Comment pouvait-il savoir ? Comment pouvait-il le vérifier ?

[...] Mais l'homme, parce qu'il n'a qu'une seule vie, n'a aucune possibilité de vérifier l'hypothèse par l'expérience de sorte qu'il ne saura jamais s'il a eu tort ou raison d'obéir à son sentiment.

Il était là de ses réflexions quand il ouvrit la porte de l'appartement. Karénine lui sauta au visage, ce qui facilita l'instant des retrouvailles. L'envie de se jeter dans les bras de Tereza (cette envie qu'il éprouvait encore au moment où il était monté en voiture à Zurich) avait entièrement disparu. » (56)

« Nous croyons tous qu'il est impensable que l'amour de notre vie puisse être quelque chose de léger, quelque chose qui ne pèse rien ; nous nous figurons que notre amour est ce qu'il devait être ; que sans lui notre vie ne serait pas notre vie. Nous nous persuadons que Beethoven en personne, morose et la crinière terrifiante, joue son « Es muss sein ! » pour notre grand amour. » (57)

Tomas « constatait que l'histoire d'amour de sa vie ne reposait pas sur « Es muss sein », mais plutôt sur « Es könnte auch anders sein » : ça aurait très bien pu se passer autrement... » (58)

« Il était rentré en Bohême à cause d'elle. Une décision aussi fatale reposait sur un amour à ce point fortuit qu'il n'aurait même pas existé si le chef de service n'avait eu une sciatique sept ans plus tôt. Et cette femme, cette incarnation du hasard absolu, était maintenant couchée à côté de lui et respirait profondément dans son sommeil. » (58)

« Après son retour de Zurich à Prague, Tomas fut pris de malaise à l'idée que sa rencontre avec Tereza avait été le résultat de six improbables hasards.

Mais un événement n'est-il pas au contraire d'autant plus important et chargé de signification qu'il dépend d'un plus grand nombre de hasards ?

Seul le hasard peut nous paraître comme un message. Ce qui arrive par nécessité, ce qui est attendu et se répète quotidiennement n'est que chose muette. Seul le hasard est parlant. » (76)

« Le hasard a de ces sortilèges, pas la nécessité. Pour qu'un amour soit inoubliable, il faut que les hasards s'y rejoignent dès le premier instant [...] » (77)

« Ils s'étaient créé un enfer, mutuellement, même s'ils s'aimaient. C'était vrai qu'ils s'aimaient, et c'était la preuve que la faute ne venait pas d'eux-mêmes, de leur comportement ou de leur sentiment labile, mais bien de leur incompatibilité parce qu'il était fort et qu'elle était faible. » (117) « Mais c'était justement le faible qui devait savoir être fort et partir quand le fort était trop faible pour pouvoir blesser le faible. » (117)

Quand Tomas revint à Prague :

« Elle ne pouvait pas lui dire que c'était lui qu'elle attendait. » (119)

« ... il était revenu à cause d'elle. A cause d'elle, il avait changé de destin. Maintenant, ce n'était plus lui qui serait responsable d'elle ; désormais, elle était responsable de lui. » (120)

Bien que les relations au sein de ce couple soient un enfer, Tereza comme Tomas ne semblent pas pouvoir vivre l'un sans l'autre, liés qu'ils sont par l'amour. Voici les sentiments de Tereza :

« Du chaos confus de ces idées, une pensée blasphématoire dont elle ne peut se débarrasser germe dans l'esprit de Tereza : l'amour qui la lie à Karénine est meilleur que l'amour qui existe entre elle et Tomas. Meilleur, pas plus grand. Tereza ne veut accuser personne, ni elle, ni Tomas, elle ne veut pas affirmer qu'ils pourraient s'aimer *d'avantage*. Il lui semble plutôt que le couple humain est créé de telle sorte que l'amour de l'homme et de la femme est a priori d'une nature inférieure à ce que peut être (tout au moins dans la meilleure des variantes) l'amour entre l'homme et le chien, cette bizarrerie de l'histoire de l'homme, que le Créateur, vraisemblablement, n'avait pas planifié.

C'est un amour désintéressé : Tereza ne veut rien de Karénine. Elle n'exige même pas d'amour. Elle ne s'est jamais posé les questions qui tourmentent les couples humains : est-ce qu'il m'aime ? a-t-il aimé quelqu'un plus que moi ? m'aime-t-il plus que moi je l'aime ? Toutes ces questions qui interrogent l'amour, le jaugent, le scrutent, l'examinent, peut-être le détruisent-elles dans l'œuf. Si nous sommes incapables d'aimer, c'est peut-être parce que nous désirons être aimés, c'est-à-dire que nous voulons quelque chose de l'autre (l'amour), au lieu de venir à lui sans revendications et ne vouloir que sa simple présence. » (432-433)

« Mais surtout : aucun être humain ne peut faire à un autre l'offrande de l'idylle. Seul l'animal le peut parce qu'il n'a pas été chassé du paradis. L'amour entre l'homme et l'animal est idyllique. C'est un amour sans conflits, sans scènes déchirantes, sans évolution. Autour de Tereza et de Tomas, Karénine traçait le cercle de sa vie fondée sur la répétition et il attendait d'eux la même chose.

Si Karénine avait été un être humain au lieu d'être un chien, il aurait certainement dit depuis longtemps à Tereza : « Ecoute, ça ne m'amuse plus de porter jour après jour un croissant dans la gueule. Tu ne peux pas me trouver quelque chose de nouveau ? » Il y a dans cette phrase toute la condamnation de l'homme. Le temps humain ne tourne pas en cercle mais avance en ligne droite. C'est pourquoi l'homme ne peut être heureux puisque le bonheur est désir de répétition. » (433-434)

« ... [Tereza] songeait qu'elle avait, toute la vie durant, abusé de sa propre faiblesse contre Tomas. On a tous tendance à voir dans la force un coupable et dans la faiblesse une innocente victime. Mais maintenant, Tereza s'en rend compte : dans leur cas, c'était le contraire ! Même ses rêves, comme s'ils avaient connu la seule faiblesse de cet homme fort, lui offraient en spectacle la souffrance de Tereza pour le contraindre à reculer ! La faiblesse de Tereza était une faiblesse agressive qui le forçait chaque fois à capituler, jusqu'au moment où il avait cessé d'être fort et où il s'était métamorphosé en lièvre entre ses bras. Elle pensait sans cesse à ce rêve. » (450-451)

3. ... la dialectique du désir...

Kundera décrit particulièrement bien, à travers ces extraits —de mon choix, il est vrai—, la dialectique du désir, c'est-à-dire celle du Maître et de l'Esclave décrite par Kojève. Même s'il

s'agit ici d'une reconstruction, j'ai l'impression que cette dynamique traverse le roman comme une lame de fond.

On retrouve dans les extraits cités la distinction entre un désir, disons, « animal » et le désir humain. Le rôle que joue le temps est également bien illustré : soit le temps est vécu comme répétitif : la personne recherche la nécessité, la sécurité (le « Ess muss sein »), la lourdeur ; soit le temps est vécu comme éphémère : les choses changent, la vie est alors vécue comme insoutenablement légère, sans attache, sans nécessité. Nous retrouvons comme trame du récit la dialectique du désir qui unit deux êtres : nous désirons être aimés, nous voulons quelque chose de l'autre.

La théorie du désir dit « anthropogène » décrite par Kojève, part de l'interprétation que celui-ci a faite — il est vrai assez librement et en y opérant des déplacements parfois violents (P1)— de la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Kojève fait de la dialectique du Maître et de l'Esclave une anthropologisation du processus hegelien par lequel l'Esprit (Geist) s'apparaît à lui-même : « Ce qui est présenté chez Hegel comme un dédoublement interne de la conscience de soi se saisissant successivement sous deux figures (autonomie et inautonomie) appelées à se renverser, est présenté par Kojève comme une opposition réelle entre deux individus existants » (P1) Dès sa naissance, l'homme n'est jamais simplement homme, il est toujours soit Maître soit Esclave, ce qui définit la réalité sociale et constitue le moteur de l'Histoire.

Dans ce texte, Kojève fait du désir la condition d'émergence de l'ordre humain à partir de l'ordre naturel. Au départ, l'homme est englobé dans un monde s'assimilant à l'être de Parménide : « fixe, immobile, plein, identique à lui-même. Si changement il y a, c'est toujours dans la reproduction de cycles immuables. A ce stade, s'il y a chez l'homme désir, c'est un désir animal, « chosiste » : ne se distinguant pas des objets sur lesquels il porte » (P1), il ne vise que la satisfaction de ses besoins dans le but de la conservation de son être. A ce niveau, l'homme ne peut avoir conscience de lui-même, étant donné qu'il adhère au monde naturel, qu'il est en accord avec celui-ci. Grâce au désir, au désir proprement humain, l'homme émerge « de la sphère bio-naturelle et en rupture avec celle-ci » (P1). Il n'accèdera à la conscience de lui-même qu'à partir du moment où il se vivra comme différent de l'objet de son désir. « L'humanisation du désir suppose dès lors que, dépassant la sphère du donné immédiat, le désir porte sur un objet non naturel, un « non-objet », c'est-à-dire au bout du compte le *désir* lui-même pris comme tel. » (P1) Kojève prend comme exemple le rapport

entre l'homme et la femme où le désir n'est humain que s'ils désirent non pas le corps de l'autre mais bien son désir (K13).

Pour que l'homme s'humanise, son désir (humain) doit l'emporter sur son désir de conservation (attaché aux choses, à la conservation de son être). Ce qui signifie que « l'homme ne « s'avère » humain que s'il risque sa vie (animale) en fonction de son Désir humain » (K14). Or comme le désir humain est désir du désir, l'homme et la femme désirent être désirés, c'est-à-dire qu'ils vont chercher à se faire désirer par celui ou celle qu'ils désirent. Le désir anthropogène est donc « désir de reconnaissance ». Mais cela ne coule pas de source, comme nous le savons tous très bien... Il va s'agir d'une véritable lutte à mort, mais une « lutte à mort de pur prestige ». En effet, le Maître va tenter d'asservir l'autre, c'est-à-dire de s'assurer de sa reconnaissance, de son désir à son égard. Pour cela, il faut être celui des deux qui se met le plus en danger, qui s'arrache le plus au donné, qui se montre le plus détaché quant à la pérennité de la relation. « De pur prestige » car il ne s'agit pas de tuer physiquement l'autre —comment pourrait-on en effet être reconnu par un mort ?— mais bien de l'asservir.

Quant à l'Esclave, c'est celui des deux qui mettra le moins en danger son existence, le cours de son destin, c'est-à-dire celui qui se montrera le plus attaché à la pérennité de la relation. Il refuse de risquer sa vie, la relation, pour satisfaire le désir de l'autre. Il reconnaît ainsi l'autre sans pour autant être lui-même reconnu complètement par celui-ci. « C'est donc une reconnaissance inégale et unilatérale qui a pris naissance par ce rapport de Maître et d'Esclave » (K24).

Cette situation est ainsi appelée à se retourner puisque l'Esclave travaille à se faire reconnaître par le Maître : « Le Maître ne pouvant pas reconnaître l'Autre [un Esclave] qui le reconnaît, se trouve dans une impasse. L'Esclave par contre reconnaît dès le début l'Autre (le Maître). Il lui suffira donc de s'imposer à lui, de se faire reconnaître par lui, pour que s'établisse la reconnaissance mutuelle et réciproque, qui seule peut réaliser et satisfaire l'homme pleinement et définitivement. Certes, pour qu'il en soit ainsi, l'Esclave doit cesser d'être Esclave : il doit se transcender, se « supprimer » en tant qu'Esclave. » (K26) Par contre, le Maître n'a aucun désir de se supprimer en tant que Maître (K27). Il est donc « figé dans sa maîtrise. [...] L'Esclave par contre n'a pas voulu être Esclave. [...] Il n'y a donc rien de fixe en lui. Il est prêt au changement ; dans son être même il est changement, transcendance, transformation, « éducation » ; il est devenir historique dès son origine, dans son essence, dans son

existence même » (K27) Il a un idéal positif à atteindre : l'autonomie, la liberté que le Maître incarne, et qu'il va chercher à atteindre.

4. ... versus la dialectique du Maître, de l'Esclave... et de la Maîtresse

Au début du roman, Tomas se demande s'il vaut mieux vivre seul ou vivre avec Tereza. Il a l'impression qu'il ne pourrait survivre à sa mort. Jusqu'à ce jour, Tomas se protégeait de toute « relation humaine ». Le désir de Tomas à l'égard de ses maîtresses est chosiste : c'est leur corps qu'il recherche, et non une « relation humaine » qui impliquerait *ipso facto* une relation de dépendance. En effet, entre « amis érotiques », nul ne peut prétendre à « aucun droit sur la vie et la liberté » de l'autre. Il ne désire rien d'autre de ses conquêtes, que la satisfaction charnelle de son désir charnel. Mais cela ne lui suffit plus.

A partir du moment où il se pose la question de son avenir avec ou sans Tereza, il entre dans la dialectique de la reconnaissance : il désire que Tereza le désire. Un Maître et un Esclave vont passer un contrat : Tereza « viendra le rejoindre pour lui offrir sa vie » (p17) ; Tomas lui imposera d'emblée ses règles du jeu : il veut une relation privilégiée avec Tereza (« la protéger, se réjouir de sa présence ») tout en conservant ses amitiés érotiques.

Cependant, bien qu'en position basse, Tereza ne s'en satisfera jamais. Dès le départ elle mettra sa vie en jeu. Elle choisira à plusieurs reprises de se projeter dans l'avenir, sans aucune certitude quant au lendemain. Petite serveuse de province, elle rejoint ce grand médecin de la capitale pour vivre avec lui ; lorsqu'elle découvre la correspondance amoureuse de Tomas, elle le provoque à la mettre à la porte, chose que Tomas ne fera pas ; de plus, elle n'acceptera pas que Tomas maintienne ses « amitiés » ; ensuite, lorsqu'ils sont à Zurich et qu'elle remarque qu'il ne change pas de mode de vie, elle refuse que leur vie reste identique, elle prend alors l'initiative de le quitter, ce qui pousse Tomas à la suivre ; enfin, elle le décidera à quitter Prague pour la campagne, ce qui modifiera à nouveau le destin de Tomas. Il appartiendra à Tereza de relancer la relation dialectique lorsque celle-ci stagnera, lorsque la situation se trouvera dans une impasse. Tereza luttera jusqu'au bout pour que Tomas la reconnaisse elle, pour que le désir de Tomas se porte exclusivement sur son désir. Chacune de ces étapes constitue un véritable infléchissement du rapport dialectique : à chaque étape, Tereza gagne du terrain sur le désir de Tomas. Il la suivra à chacun de ses déplacements. Pour renverser les rapports de force, Tereza a dû quitter les aires de jeu que lui imposait Tomas, pour lui imposer à son tour les siens et les règles qui vont avec. D'Esclave, elle s'élèvera à la

maîtrise, à la reconnaissance de son pair en s'arrogeant, à la *fin de l'histoire*, le désir exclusif de Tomas. Elle infléchira le cours de leurs destins. Elle transformera le désir de Tomas en faisant en sorte que son désir soit l'objet du désir de Tomas.

A chacune de ces étapes, Tomas préfère le « Es muss sein » plutôt que le « ça aurait pu être autrement », renonçant à la « légèreté de l'être venue du fond de l'avenir » : plutôt que de se jeter dans l'inconnu, il préfère porter son fardeau. Bien que Tereza attendait le retour de Tomas à Prague, même si elle ne pouvait le lui avouer, quelque chose avait changé : le rapport de force s'était sensiblement inversé. Ce n'est plus elle qui cherche Tomas, c'est Tomas qui la rejoint, tout en sachant que le retour en arrière sera impossible.

« ... il était revenu à cause d'elle. A cause d'elle, il avait changé de destin. Maintenant, ce n'était plus lui qui serait responsable d'elle ; désormais, elle était responsable de lui. » (120)

Ce couple, bien qu'en souffrance, évolue au fil du temps. Voilà en quoi consiste la force du faible : de sa position basse, Tereza va faire comprendre à Tomas qu'il n'occupe sa position haute que tant qu'elle est là : Tomas « tenait [d'ailleurs la] fidélité [de Teresa] pour une condition *sine qua non* » (32)

Finalement, ce couple s'en sortira car il a pu traverser les difficultés rencontrées pour aboutir à une reconnaissance mutuelle. Mais il est néanmoins passé par des phases de stagnation, c'est-à-dire des moments où le couple est suspendu au temps, évitant ainsi tout risque de changement. Je dirai que ces phases se caractérisent par le fait qu'aucun des protagonistes ne met sa vie en danger : le Maître en position de maîtrise ne se trouve pas dans une position désirant le changement. L'Esclave se soumet au désir du Maître. Cependant, l'initiative du changement viendra à la condition que celui-ci ose l'incertitude de l'a-venir.

Selon moi, pour comprendre la phase de stagnation, il faut concevoir la situation, non pas comme étant une relation dyadique, mais bien une relation triadique². C'est pourquoi je

² « Un « triangle » est un « mode naturel d'être » pour les gens. Ce n'est pas inexact de penser aux triangles comme un échec de la relation de deux personnes mais c'est là une manière trop étroite de voir un système plus large de relation. Quand l'angoisse est basse et que les conditions externes sont idéales, le mouvement de flux et reflux des émotions dans un couple peut être calme et faire que les deux se sentent à l'aise. [...] La relation de deux personnes est instable en ceci qu'elle a un faible degré de tolérance à l'égard de l'angoisse et qu'elle est facilement perturbée par les forces émotives qui jouent dans le couple, comme par les forces qui lui sont extérieures. Quand l'angoisse augmente, le flux émotif s'intensifie dans le duo et la relation devient inconfortable. Quand l'intensité atteint un certain degré, il devient prévisible que ce premier couple récupère automatiquement une tierce personne dans son problème émotif. [...] Grâce à cet englobement, l'angoisse

propose de parler de la dialectique du Maître, de l'Esclave... et de la Maîtresse. Le rôle de la Maîtresse peut être joué par une personne réelle ou imaginaire, par une femme ou un homme, par une personne ou bien une multitude de personnes voire, pourquoi pas, par une activité. La distribution des rôles et des relations au sein de cette triade peut se décliner de multiples façons.

La fonction du rôle de la Maîtresse serait, à mon avis, de permettre de jouer la caricature de la dialectique de la reconnaissance, tout en tentant d'éviter de changer réellement la relation. Le Maître désire être reconnu, rejouer la « lutte de pur prestige », mais sans risquer d'égratigner son prestige, l'Esclave restant toujours à disposition. Le Maître rechercherait rarement à vivre avec la Maîtresse, sinon pourquoi ne quitterait-il pas purement et simplement l'Esclave.

Dans le roman de Kundera, la place de la Maîtresse joue un rôle quasi démesuré. Tomas jouait de façon caricaturale la position de Maître à l'égard de ses maîtresses, notamment dans son injonction « déshabille-toi » qu'il leur adressait sur un ton péremptoire. Cependant, ni le Maître ni la maîtresse ne pouvait réclamer quoi que ce soit de l'autre. Tomas ne désirait fondamentalement rien changer à sa situation —il n'a jamais cherché à quitter Tereza—, mais il était cependant incapable de se passer de ses maîtresses. Il aura préféré, à chaque étape, reconnaître davantage Tereza comme le seul objet de son désir. C'est des initiatives de Tereza qu'est venu le changement chaque fois que la situation stagnait.

Pour Kojève, le Moi humain « est l'acte de transcender le donné qui lui est donné et qu'il est lui-même » (K13) Ce Moi est pleinement un Moi humain, c'est-à-dire un individu libre par rapport au réel donné et un individu inscrit dans l'histoire, en étant un pro-jet tourné vers l'avenir, en devenant ce qu'il sera en niant ce qu'il était. « Et c'est ce Moi, et ce Moi seulement, qui se révèle à lui-même et aux autres en tant que Conscience de soi » (K13)

6. En guise de conclusion : « L'insoutenable légèreté de l'être, est-ce cela le but ? »

J'ai proposé de décrire la souffrance au sein d'un couple comme étant un moment d'impasse où ni l'un ni l'autre ne prend l'initiative de risquer le changement. Le désir d'être désiré étant malgré tout présent, le rôle de la Maîtresse (réelle, imaginaire voire facultative) servira à jouer la comédie de la dialectique de la reconnaissance. Comédie car cette dialectique n'est pas

décroît de niveau. [...] Ce triangle est donc plus stable et souple qu'un couple. Quand l'angoisse diminue dans le triangle, la configuration émotive revient à celle d'un duo calme et d'un *outsider*. » (Bowen, p.24-25)

authentiquement une recherche du changement. En effet, mieux vaut pour certains des amarres solides même à un port sordide, que pas d'amarres du tout.

A un moment de son roman, Kundera pose la question : « L'insoutenable légèreté de l'être, est-ce cela le but ? » (179). Le but est-il la recherche de l'éphémère, de l'absence de tout lien, c'est-à-dire faire le vide autour de soi : ni parents, ni mari, ni amour, ni patrie, ni passé ? Cette légèreté a cependant la propriété d'être *insoutenable* pour un certain nombre de personnes, qui préfèrent s'aliéner à une autre plutôt que d'être seuls.

Mais nous l'avons vu avec Tomas et Tereza : la fin de l'histoire que choisit de nous conter Kundera est plutôt une relation durable, dans laquelle l'incertitude et le changement ont leur place, qui aboutit à une reconnaissance mutuelle —rejoindrait-il la conception de la fin de l'histoire de Kojève ?

Les questions soulevées à travers ce roman ne sont assurément pas épuisées. C'est pourquoi, en guise de conclusion, j'aimerais juste reprendre cette citation de Kundera :

« La vie humaine n'a lieu qu'une seule fois et nous ne pourrions jamais vérifier quelle était la bonne et quelle était la mauvaise décision, parce que, dans toute situation, nous ne pouvons décider qu'une seule fois. » (231-232)

« Il en va de l'histoire comme de la vie de l'individu. » (232)

« L'histoire est tout aussi légère que la vie de l'individu, insoutenablement légère, [...] comme une chose qui va disparaître demain. » (322)

Bibliographie

- BOWEN, Murray, *La différenciation du soi. Les triangles et les systèmes émotifs familiaux*, éd. ESF, Paris, 1984.
- KOJEVE, Alexandre, *Introduction à la lecture de Hegel*, éd. Gallimard, coll. Tell, 1947.
- KUNDERA, Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, éd. Gallimard, coll. Folio, 1989.
- PIROTTE, *Théorie du désir anthropogène chez Alexandre Kojève*, inédit : résumé du cours pour le séminaire de Philosophie morale du Prof. E. Delruelle, Université de Liège, 1997-1998.

NB : les références constituées uniquement de chiffres entre parenthèses concernent Kundera. Les références commençant par un « K » concernent Kojève, par un « P » Pirotte.